

LES YANOMAMI GARDIENS DE L'AMAZONIE

30 000 INDIENS EN SURSIS DÉFENDENT LA PLUS GRANDE FORÊT TROPICALE DU MONDE CONTRE ORPAILLEURS ET CHERCHEURS DE MINERAIS RARES. **SEBASTIÃO SALGADO**, À L'ÉCOUTE DES PEUPLES EN PÉRIL, EST ALLÉ À LEUR RENCONTRE

PHOTOS **SEBASTIÃO SALGADO**

Sur les flancs du pic de la Neblina (le pic du Brouillard), le point culminant du Brésil, des chasseurs, arc à la main, s'abritent des pluies torrentielles.

Leur territoire ne connaît pas d'autres frontières que les fleuves et les montagnes : 178 650 kilomètres carrés, répartis du sud du Venezuela au nord du Brésil. C'est un sanctuaire. Les Yanomami savent qu'ils ont tout à craindre des hommes blancs. Les missionnaires qui disaient vouloir sauver leur âme ont apporté des maladies qui les ont décimés, les chercheurs d'or ont sali leurs rivières. Aujourd'hui, ils font face à l'avidité des exploitants miniers. Associé à la Fondation nationale de l'Indien (Funai) au Brésil et à l'ONG Survival International, le photographe Sebastião Salgado a fait sien le combat de ces hommes fiers et rebelles.



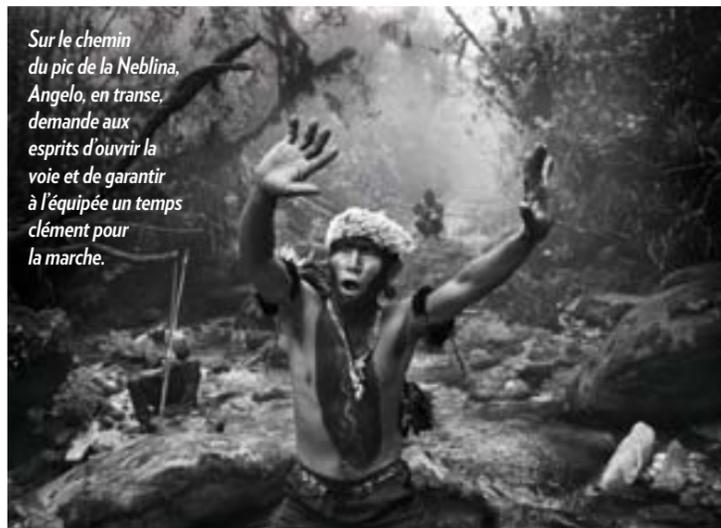
A LA MORT D'UN GUERRIER, PLUSIEURS VILLAGES SE RÉUNISSENT ET FONT LA FÊTE À SA MÉMOIRE

Du monde occidental, ils n'ont adopté aucune pratique, seulement quelques objets : des shorts, des hamacs en coton, une ou deux marmites et des miroirs. Pas par coquetterie, mais pour la cérémonie la plus importante de la culture yanomami, le « reahu ». Organisée à l'occasion de funérailles, la fête s'étale sur plusieurs semaines et regroupe des centaines de visiteurs. Des premières lueurs de l'aube jusqu'à tard dans la nuit, les participants dansent, chantent et discutent. Ici, l'ivresse tient du rituel : on boit jusqu'à s'en rendre malade pour mimer une mort symbolique. La célébration prend fin avec l'épuisement des denrées. À l'heure du départ, tous les invités reçoivent, en guise de viatique, du singe boucané, des galettes et des fruits.

Ci-dessus, sur la place centrale de la « yano », la maison traditionnelle, à Watoriki. À l'aide d'un grand tube en bambou, un homme injecte dans les narines d'un chaman (à dr.) de la « yakoana », une poudre hallucinogène. Ci-dessous, les ornements festifs masculins : peintures et plumes de vautour.



*Dans la forêt, à Watoriki (la montagne du Vent).
Pour se maquiller : du roucou rouge et du jenipapo
orangé, des baies locales, séchées puis mixées.*



Sur le chemin du pic de la Neblina, Angelo, en transe, demande aux esprits d'ouvrir la voie et de garantir à l'équipée un temps clément pour la marche.



A Demini, un reste de canalisation sur ce qui devait être le tronçon nord de la Transamazonienne : les travaux ont été abandonnés. La végétation est la plus forte.

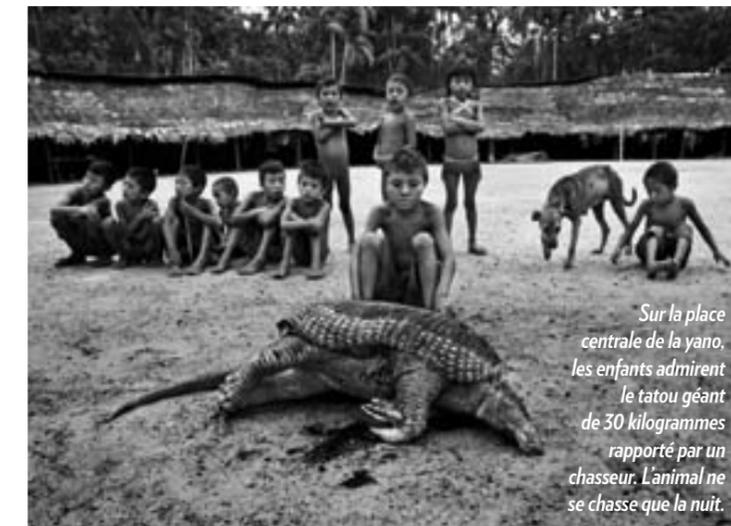


LES CHAMANS RENDENT VISITE À LA GRANDE DÉESSE AU SOMMET DE LA MONTAGNE

A 2 600 mètres d'altitude, les chamans Julio (à g.) et Angelo effectuent l'ascension du pic de la Neblina, domaine de la déesse Paonakare. Au sommet, seuls les murmures seront tolérés afin de ne pas la réveiller.

Ils vivent entourés de pics embrumés, mais s'y aventurent rarement pour ne pas déranger les esprits qui les peuplent. Et uniquement en présence d'un ou plusieurs chamans. Mi-prêtres, mi-sorciers, ces hommes occupent une place centrale dans la culture indienne. Garants de la bonne marche du monde, ils sont chargés de conjurer les sorts et de soigner les maladies. La yakoana, puissante

mixture psychotrope, leur permet d'intercéder auprès des xapiri, les innombrables esprits de la forêt qui se déplacent sur des sentiers pavés de miroirs, explique Davi Kopenawa, un célèbre chaman yanomami devenu porte-parole de son peuple. « Les Blancs croient que lorsque nous entrons en transe, nous chantons. En fait, nous faisons danser les esprits et accompagnons leurs chants. »



Sur la place centrale de la yano, les enfants admirent le tatou géant de 30 kilogrammes rapporté par un chasseur. L'animal ne se chasse que la nuit.

AU PARADIS DES CHASSEURS-CUEILLEURS, LES FEMMES PÊCHENT ET GRATENT LA TERRE

Ils n'ont qu'à se pencher pour ramasser. Sous la canopée, les denrées abondent. Pour l'instant. Chez les Yanomami, les tâches sont clairement réparties. Source de prestige, la chasse est réservée aux hommes. Leurs longues flèches empoisonnées atteignent des singes, des tapirs, des pécaris... Il est interdit de manger la viande de l'animal que l'on vient de tuer : elle sera offerte aux proches. Les femmes et les enfants cultivent des espaces défrichés où poussent manioc, maïs, bananes et de multiples espèces végétales. Au bout de trois ans, la terre est mise en jachère, les jardins déplacés. La pêche se pratique dans les centaines de ruisseaux qui sillonnent la forêt. Même à la saison sèche, ils regorgent de poissons.

Une jeune femme pêche à la nivrée : elle attrape les poissons à la main après avoir fait infuser dans l'eau du « timbo » une plante asphyxiante. Aux commissures de ses lèvres, des brindilles ou des tiges de graminées en guise d'ornement.



Dans la partie couverte de la yano, les femmes préparent les galettes de manioc, leur aliment de base.

« LES BLANCS PENSENT QUE NOUS DEVRIONS LES IMITER EN TOUT. NOUS NE LE FERONS QUE LE JOUR OÙ EUX-MÊMES SE TRANSFORMERONT EN YANOMAMI »

PAR FLORENCE BROIZAT

son corps n'est plus depuis longtemps. Il a été exposé en forêt, avant d'être brûlé. Le jeune Indien n'aura vécu qu'une vingtaine d'années. Les cendres sont prêtes, les os calcinés soigneusement pilés dans le mortier. Ses affaires personnelles ont été détruites, l'écorce des poteaux qui tenaient son hamac a été raclée, la terre de son foyer balayée, les fruits et les arbres de son jardin arrachés, les cheveux de son épouse coupés. Rien ne subsiste de lui hormis cette poudre grise que les femmes ont versée dans quatre Calebasses, un carquois de chasseur, des plumes et son souvenir. Tout a été exécuté comme cela devait être. Comme cela s'accomplit, depuis des siècles, dans cette partie de l'Amazonie. Il est temps désormais de rendre hommage au défunt. De permettre à son spectre de rejoindre le dos du ciel, là où tout est paix, douceur et harmonie.

La grande fête funéraire, le « reahu », commencera demain. Ainsi en a-t-il été décidé lors de la dernière assemblée. Chez les Yanomami, on ne suit pas les ordres d'un chef mais les conseils de certains membres de la communauté, dont la sagesse n'est plus à démontrer. Dans la « yano », la grande maison circulaire occupée en son centre par un large espace à ciel ouvert, chacun a fait de la place pour accueillir, autour du feu, les hamacs des invités. A Watoriki, au pied de la chaîne de montagnes de Demini, dans l'Etat brésilien de Roraima, les nuits sont fraîches et les jours pesants de chaleur et d'humidité. Cent vingt personnes vivent dans cette clairière encerclée par la jungle. Les familles sont installées côte à côte dans la structure en bois de la forme d'un anneau, recouverte de feuilles de palmier. Les galettes de manioc sont empilées dans la réserve. Les fruits du palmier-pêcher, cueillis en nombre, ont été

ébouillantés, pressés et mélangés à l'eau. La mixture fermente. Des jardins cultivés aux alentours on a apporté des bananes, des mangues, des légumes et du maïs. Les poissons sont fumés, et les chasseurs ont tué suffisamment de gibier : singes, tapirs, tatous, oiseaux... Un jaguar, même ! Les enfants ont accouru en criant quand un aîné, de retour de forêt, a mis à terre le fauve qu'il transportait sur son dos. La tête manquait, tranchée après qu'une flèche à la pointe anesthésiante eut endormi l'animal.

Les provisions sont abondantes. Leur épuisement marquera la fin de la cérémonie. A son apogée, ils seront cinq cents participants, autant que la yano peut accueillir d'habitants. Sous les auspices des chamans, leurs chants et leurs danses enflammeront la nuit et bousculeront le jour jusqu'à ce que s'effacent toute limite, tout repère. Certains hôtes habitent à huit jours de marche. Ils parcourent en famille plus de 200 kilomètres pour assister à cet événement majeur, constitutif de leur culture et de leur peuple. Une fête où l'on pleure les morts en même temps qu'on célèbre la vie. Les hommes, accroupis deux par deux sur la place centrale, s'agrippant par le cou, échangent des nouvelles, se défient,

enterrent de vieilles querelles, demandent la main d'une fille à son père...

Au nombre des invités, exceptionnellement, figurent des Blancs, Sebastião Salgado et son assistant, Jacques Barthélemy. Les Yanomami ont accepté que le photographe capture leur image dans son boîtier noir. Certaines séquences du reahu lui resteront cependant interdites. Celle des lamentations collectives. Et ce moment intime et solennel où les proches du disparu consomment une partie de ses cendres, mêlées à une compotée de bananes. Du jeune homme, ils ne sauront rien, sinon la cause de sa mort : une chute, alors qu'il descendait d'un arbre pour récupérer l'aigle qu'il venait de tuer d'une flèche. Son nom restera un mystère. Car aucun Indien n'osera le prononcer maintenant que le jeune chasseur a péri, comme aucun ne se serait permis de le proférer face à lui de son vivant. Nommer une personne présente ou défunte est l'un des plus grands outrages que l'on puisse faire à un Yanomami.

De cela comme du reste, Sebastião est averti. Ce n'est pas la première fois que l'auteur de « Genesis » rencontre ce grand peuple d'Amazonie, dont le territoire de 178 650 kilomètres carrés, exempt de toute route, s'étend sur le Brésil et le Venezuela. A la fin des années 1980, le sort de ces Indiens, qui disparaissent soudain par milliers, le bouleverse. Après les premiers explorateurs au début du XX^e siècle, les missionnaires, puis les ouvriers de la Transamazonienne dans les années 1970, les Yanomami voient alors déferler les garimpeiros, des chercheurs d'or sans scrupule, alléchés par la richesse des sols de la région. Ce sera l'une des périodes les plus noires de leur histoire. Entre 1987 et 1990,

plus de 90 petits aéroports clandestins essaient dans la forêt. Les campements se montent en quelques jours. Au bord des rivières, de puissantes motopompes récupèrent l'eau et la terre des berges. Les minéraux sont triés, les résidus de mercure, d'huile de moteur et les débris rejetés dans le fleuve. « A l'époque, raconte Salgado, 40 000 orpailleurs s'égaillent dans la zone, cinq fois plus que la population indienne qui y vit. De vrais termites : ils entrent dans la nature et détruisent tout avec une puissance et une rapidité incroyables. C'était le Far West. » En trois ans, 13 % des Yanomami du Brésil décèdent, contaminés par de terribles épidémies de grippe, de rougeole et de malaria contractées au contact de ces Blancs. La forêt est ravagée. Les affrontements se multiplient. En 1993, le terrible massacre de Haximu frappe les esprits : 16 Yanomami, femmes, hommes, enfants, vieillards, bébés, sont assassinés à bout portant et à coups de machette par des chercheurs d'or. Cinq d'entre eux sont condamnés pour génocide. Une première au Brésil. Qui ne met pas fin, pourtant, aux exactions. Le gouvernement se résoudra finalement à envoyer l'armée et la police déloger les illégaux.

De 1987 à 1990, 13 % des Yanomami meurent de maladies véhiculées par les chercheurs d'or



A Watoriki, les hommes maquillés et parés s'apprêtent à participer à la fête funéraire du reahu. Sur le chemin qui mène au village, les arbres sacrés sont décorés de symboles.

Depuis trois ans, les orpailleurs reviennent, moins nombreux mais déterminés. Car si les esprits et Omama, le dieu créateur de Yanomami, veillent sur la jungle amazonienne, il est une autre divinité dont la puissance ne connaît pas de frontières. Elle s'appelle Wall Street, et ne loge pas, comme Omama, au sommet des pics rocheux mais au cœur d'une forêt de grattage. Et elle fait bondir le prix de l'or lorsque, en 2008, les marchés financiers s'effondrent. L'on se paie aujourd'hui 950 euros. De quoi redorer les rêves de certains aventuriers...

Les orpailleurs ne sont plus seuls à lorgner les fabuleuses ressources du territoire yanomami. Outre l'or, celui-ci recèle des diamants, de la cassitérite, du titane... Les propriétaires d'exploitations minières trépignent à l'idée de s'y implanter. Romero Juca, sénateur de l'Etat de Roraima, a déposé un projet de loi allant dans ce sens. C'était en 1996. Depuis, il n'a cessé de le remanier pour obtenir l'approbation des députés. La version la plus récente est aujourd'hui sur leurs bureaux. Sa ratification signifierait la fin, à très court terme, de la culture et du peuple yanomami. Les Indiens se savent en sursis. Cela ne les empêche pas de danser. Ni de célébrer, comme ils le font depuis la nuit des temps, le reahu. Leur respect du sacré est devenu un acte de résistance. A Watoriki, sur la place centrale, une quinzaine d'hommes de tous âges, richement parés, entrent en transe.

Ce sont des chamans, les piliers de ce peuple spirituel à la cosmogonie complexe et peuplée d'esprits, les xapiri. Au terme d'une longue initiation, les sorciers sont capables de dialoguer avec eux. La « yakoana », une puissante mixture hallucinogène qui s'inhalait, décuple leur faculté de rêve et de vision. Intermédiaires entre le monde d'en bas et celui d'en haut, ils font danser les xapiri. Et peuvent ainsi guérir les malades, protéger la communauté des esprits maléfiques, mais aussi créer du sens quand les événements prennent une tournure inédite ou

que la peur de l'inconnu domine. A charge pour eux de « maintenir le ciel en place », selon une prophétie qui veut qu'en leur absence ce dernier chute sur la terre, provoquant l'anéantissement général. De quoi laisser incrédules les Occidentaux, plus habitués à interpréter les choses en termes de dioxyde de carbone, d'oxygène et d'azote...

« Les Blancs se disent intelligents. Nous ne le sommes pas moins. Nos pensées se déploient dans toutes les directions et nos paroles sont anciennes et nombreuses », explique Davi Kopenawa, le plus célèbre chaman yanomami, un des rares à parler portugais. Ce militant est devenu le porte-parole de son peuple auprès des instances internationales, des gouvernements et des médias. « Les Blancs pensent que nous devrions les imiter en tout. Ce n'est pas ce que nous voulons. Nous ne deviendrons des Blancs que le jour où ceux-ci se transformeront en Yanomami. » Les Indiens comptent certes sur une aide extérieure, et ils en bénéficient déjà, avec plus ou moins de succès, dans les domaines sanitaire, éducatif, juridique. Mais ils refusent toute assimilation. Continuer à faire danser les esprits, c'est se battre pour que différentes façons de concevoir le monde continuent d'exister.

Dans cette lutte contre le nivellement, le rapport de force est inégal. Car si les entreprises minières n'ont toujours pas obtenu le droit d'annexer la jungle, la culture occidentale s'y fraie un chemin. A Maturaca, dans l'Etat d'Amazonas, les Yanomami ont abandonné la yano traditionnelle au profit de maisonnettes en dur. Dominé par le pic de la Neblina, le plus haut sommet du Brésil, l'endroit, en pleine terre indigène, est devenu un poste frontière de l'armée. A la différence des militaires (des Indiens, comme eux, mais d'autres tribus), les villageois ont peu d'argent à dépenser. Mais les marchandises de l'échoppe installée depuis quelques années font partie de leur quotidien. On y trouve gâteaux secs, bière. Et Coca-Cola... ■

Si les entreprises minières n'ont pas obtenu le droit d'annexer la jungle, la culture occidentale s'y fraie un chemin